

quarante, cinquante, soixante, et soixante dix milles. Et le bon est qu'on a trouvé le moyen de la saler commodément et ainsi la conserver en sa bonté. Pendant l'hiver on court les orignaux sur les neiges et tel de nos français en a tiré pour sa part trente ou quarante, dont la viande se conserve par la gelée. Ils se sont aussi formés à la chasse du Castor qui est une des grandes richesses du pays.

C'était donc ces guerres incessantes qui retardaient les progrès d'une colonie possédant tant et de si précieux éléments de prospérité. En 1661 l'état du pays était pitoyable, — on envoya en France le Père Le Jeune pour demander au Roi des secours et lui peindre les malheurs des colons en même temps que les avantages naturels qu'offrait le Canada pour la colonisation. Le P. Le Jeune présenta un placet au Roi, dans lequel il exposait toutes ces choses et pria sa Majesté au nom de la Nouvelle-France de vouloir envoyer des troupes pour protéger les familles des colons et réduire les Iroquois qui étaient le plus grand obstacle aux progrès de la colonie française comme à l'évangélisation des nations sauvages. On donna des espérances au Père Le Jeune qui fut reçu avec bonté et intérêt; on lui promit des troupes et une enquête sur les affaires de la colonie, mais les choses ne se faisaient pas facilement, ni promptement pour le Canada.

Il n'aurait pas cependant fallu un grand secours en hommes d'armes pour paralyser pour toujours les Iroquois et les mettre hors d'état de faire du mal à la colonie; car toutes ces guerres, dans lesquelles les Iroquois mettaient presque tous leurs guerriers en campagne, avaient épuisé les cantons, à l'exception peut-être de celui des Tsouontouans, qui prenaient peu ou point de part aux excursions Iroquoises dans la vallée du Saint Laurent. Il y a lieu de croire que les cinq cantons ne comptaient pas alors plus de deux ou trois mille guerriers en tout: — Environ 300 chez les Agniers; de deux à trois cents dans chacun des cantons Onneyou, Goyogouins et Onnontagués et probablement plus d'un millier chez les Tsouontouans. Un régiment français eut balayé devant lui toute la nation Iroquoise et sauvé la colonie de tout embarras et de bien des malheurs, en servant les intérêts des autres nations sauvages du pays.

L'état de constante incertitude et d'alarmes continuelles et la douleur que causaient les nombreux massacres commis sur des colons parents ou amis, avaient échauffé les têtes et monté les imaginations, au point que l'on en était venu à voir de fâcheux pronostics dans les moindres accidents naturels. Dans l'hiver de 1660-61, un tremblement de terre (non pas le grand tremblement de terre néanmoins) vint jeter la consternation dans les familles; les personnes faibles s'imaginèrent entendre dans les airs des voix lamentables de femmes et d'enfants. Un météore et probablement aussi des aurores boréales extraordinaires furent pris pour des signes de malheur et quelques-uns crurent voir passer dans les airs un canot de feu. A ces phénomènes naturels, mais venant en si mauvaises circonstances, vint s'ajouter une épidémie qui sévit sur les enfants; et le mal d'imagination augmentant avec les maux réels on commença à parler de sorciers et de maléfices. Heureusement que cette manie n'eût pas les résultats terribles qu'une maladie semblable de l'esprit produisit chez les colons anglais de la Nouvelle Angleterre où des malheureux en grand nombre furent brûlés comme sorciers: — ici personne ne fut mis à mort et tout ce qui fut fait pour calmer l'excitation populaire fut d'emprisonner un individu signalé.

Un Huguenot meunier de son métier, était venu sur le navire même qui avait amené Monseigneur de Laval dans la colonie. Pendant le voyage, le Huguenot s'était pris d'amour pour une jeune fille appartenant à une honnête famille de colons. L'amoureux fut repoussé à cause de sa religion; mais il se produisit dans la maison du colon père de la jeune personne des bruits étranges qui firent croire à un maléfice: la jeune fille voyait des lutins qui mettaient sans dessus dessous les meubles du ménage. Le Huguenot, soupçonné d'être l'auteur de ces bruits et de ces manèges, fut mis en prison; mais bientôt il déclara qu'il voulait se faire catholique; comme sa confession parut sincère on reçut son abjuration et bientôt il épousa la jeune fille et il ne fut plus question de sorciers: — c'était une heureuse fin mise à une triste et ridicule affaire.

En février 1661, Montréal fut attaqué par les Iroquois. Quelques français, occupés à une petite distance du fort, furent surpris sans armes par un parti Agnier: heureusement qu'il se rencontra là une héroïne qui sauva les Français par sa présence d'esprit et sa vaillance. Madame Duclou, ayant aperçu à temps les sauvages, prit une charge d'armes et de munitions et, avec un courage et une force extraordinaires dans son sexe, elle courut porter ce secours aux français qui, s'emparant des fusils apportés par Madame Duclou, eurent bientôt raison de leurs ennemis heureusement peu nombreux en ce moment. Les Iroquois dans diverses autres embuscades s'étaient emparés de 39 Français, dont 25 de Montréal et 14 de Trois-Rivières.

Dans l'été de 1661 un parti de chasse de 30 Algonquins Attikaméques remontaient le Saint Maurice avec 2 ou 3 Français, parmi lesquels était M. Godefroy, lorsqu'ils furent surpris par une bande d'Iroquois. Les Algonquins et les Français se défendirent avec un

courage héroïque mais ils furent tous tués à l'exception de deux ou trois Algonquins qui s'échappèrent.

En juin de la même année huit Français furent massacrés sur la côte de Beauré et sept dans l'Île d'Orléans. Les Iroquois avaient repris leur projet de détruire la colonie sur tous les points et un de leurs partis était parti pour aller jusqu'à Tadoussac.

M. Jean de Lauzon, le grand Sénéchal, homme d'un grand courage eut de voir partir avec 8 Français, en chaloupe, pour aller protéger les colons et les sauvages et pour rejoindre son beau frère, M. Couillard de Lespinay qui se trouvait en ce moment à Tadoussac.

M. de Lauzon longeait la côte de l'Île d'Orléans, lorsqu'il s'arrêta à l'embouchure de la petite rivière Maheux. Là était la maison du Sieur René Maheux et M. de Lauzon voulait aller voir s'il n'était pas arrivé malheur à ses habitants et pour leur conseiller de se mettre en garde contre les Iroquois. La chaloupe par malheur s'échoua, avant la bande du côté de terre et pendant que M. de Lauzon travaillait avec sept de ses hommes à la remettre à flot il envoya un homme à la maison pour apprendre des nouvelles des colons.

A peine l'envoyé de M. de Lauzon fut-il arrivé près de la maison que 40 à 50 Iroquois en sortirent le fusil et la hache à la main: après avoir tué cet homme, ils coururent à un rocher situé entre la chaloupe et le rivage et de là ils ouvrirent un feu terrible sur les Français qui répondirent vaillamment. Bientôt les sauvages voyant les Français affaiblis par leurs pertes et désirant s'emparer de M. de Lauzon vinrent offrir quartier au petit nombre de survivants; mais ils refusèrent et continuèrent le combat jusqu'à ce que tous furent morts à l'exception de M. de Lauzon; celui-ci fut haché par morceaux sans qu'on eût pu le faire reculer d'une semelle.

Des Iroquois allèrent à Tadoussac où ils tuèrent quelques sauvages. Heureusement pour les Français de Tadoussac et pour les quelques sauvages de cet endroit qu'ils étaient partis depuis peu de jours avec les PP. Dablon et Druilletes pour se rendre à travers les terres jusqu'à la Baie d'Hudson — Ce voyage ne réussit pas; mais il sauva les Pères et leurs compagnons qui retrouvèrent leur résidence en ruines à leur retour à Tadoussac.

## N. II.

La mort du Grand Sénéchal fut une cause générale de regrets pour toute la colonie, dont les habitants l'aimaient et le respectaient pour sa bravoure, son dévouement, sa piété et son amabilité. Il avait une qualité qui, de tout temps, plut fort aux Canadiens; il était gai et expansif, et savait rendre le commandement agréable par une douce familiarité qui n'exclut pas le respect. La fermeté du chef et du supérieur était tempérée par une bienveillance et une affabilité extrêmes à l'égard de ceux auxquels il avait à donner des ordres.

M. Jean de Lauzon était marié depuis dix à onze ans et il laissait plusieurs enfants, des filles surtout, dont une mourut au moment de devenir novice aux Ursulines et deux furent religieuses dans cette même institution.

La désolation était à son comble dans la Nouvelle France; depuis le commencement de l'année 1661, plus de 140 personnes dont 70 Français avaient été tués ou emmenés en captivité par les Iroquois. On semblait devoir désespérer de tout lorsque la Providence vint, comme à l'ordinaire, changer subitement la face des choses dans la colonie.

Alors que les Iroquois étaient partout et qu'ils semblaient le plus acharnés à la perte des Français et de leurs alliés: voilà que tout d'un coup un bon vieux chef Onnontagué vient à Montréal avec des ambassadeurs Onnontagués et Goyogouins. Ils venaient demander la paix, ramenaient quatre prisonniers Français et redemandaient la liberté des leurs, retenus en prison. On les reçut bien et on leur dit qu'il fallait en conférer avec Ononthe à Québec, avant que de traiter.

Le vieux chef qui portait la parole pour les ambassadeurs Onnontagués était bien connu des missionnaires qu'il avait souvent reçus dans sa cabane. Il demandait la paix et il priait les Français de vouloir envoyer dans son pays des religieuses et des missionnaires. Il représentait aux religieuses qu'elles trouveraient à Onnontagué du blé d'Inde et des provisions de toute espèce et il croyait par là les tenter.

Il était facile de résoudre la question de l'envoi des religieuses que le vieux chef n'avait sans doute faite que pour prouver sa galanterie; mais la question des missionnaires était embarrassante. Les Pères jésuites n'avaient jamais refusé de se rendre où on les demandait, et la crainte des trahisons, des mauvais traitements et de la mort ne les arrêtaient pas quand ils recevaient l'ordre d'aller quelque part porter la parole de Dieu; mais les autorités de la colonie hésitaient à envoyer chez les perfides Iroquois un des bons Pères dont le sacrifice ne serait probablement guère utile à ces peuples, qui souvent ne voulaient pas même laisser baptiser leurs enfants. On craignait que le but exclusif des Iroquois fût de faire du Père jésuite qu'on leur enverrait tout simplement un otage.